

Parler de sexe aux ados

Raymond Bertin

Numéro 165 (4), 2017

Liberté d'expression

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2017). Parler de sexe aux ados. *Jeu*, (165), 41–45.

PARLER DE SEXE AUX ADOS

Raymond Berin



Les artistes, pas si nombreux, qui choisissent de s'adresser aux adolescents doivent se plier à des contraintes et à certaines règles pour les rejoindre. Ont-ils, par ailleurs, la liberté d'aborder des questions relatives à la sexualité sans avoir à se censurer? Pas si sûr.

Pourquoi l'adolescence, passage obligé que nous avons toutes et tous vécu, fait-elle peur à ce point aux adultes que nous sommes devenus? Moment de transition de l'enfance à l'âge adulte, temps d'appréhensions, d'incertitudes, de révolte, de découvertes et d'exaltation, l'adolescence est une période particulièrement intense de la vie. La recherche de son identité, celle de l'appartenance au groupe, la rupture avec le monde adulte, parents et autres tenants de l'autorité, se conjuguent à l'éveil de la sexualité, à la quête amoureuse, à l'acceptation de soi et à la construction de son rapport à l'autre. Rien de simple en cette période où l'énergie puissante de la jeunesse a besoin de s'exprimer, d'être



La Loi de la gravité d'Olivier Sylvestre, présentée au Festival international des francophonies en Limousin en 2017 par la compagnie la Nuit te soupire. Sur la photo : Quentin Laugier et Alison Valence. © Christophe Pean

« [...] la pornographie a pris la place de la discussion.

Nous sommes tous [...] responsables de la façon dont nous

présentons la sexualité aux ados. » – Sandrine Cloutier

extériorisée et canalisée. Les artistes qui se produisent devant des salles d'ados vous le diront : ce public est le plus exubérant, le plus direct, le moins indulgent, mais aussi le plus généreux, franc et sincère, un public à choyer pour les créateurs, qui ont beaucoup à retirer à son contact.

PEUR DES ADOS

Il peut être impressionnant pour un adulte, qui ne serait pas parent, notamment, de se retrouver à devoir discuter avec des jeunes, souvent timides lorsqu'il s'agit d'aborder certaines questions délicates, à propos d'enjeux qui les concernent au premier chef. On le sait, les ados s'isolent facilement, se retirent dans leur mutisme, s'enferment dans leur chambre des heures durant à naviguer dans les réseaux sociaux. « L'adolescence se constitue ainsi en société secrète, exclusive, qui met intentionnellement l'adulte à l'écart », écrivait Étienne Bourdages dans le dossier « Le théâtre et les adolescents » que j'avais piloté dans *Jeu* 128¹. Une élève du secondaire confirmait récemment la réciprocité du malaise, lors d'une table ronde tenue au Festival du Jamais Lu en 2017 : « Vous parlez beaucoup du manque d'éducation sexuelle à l'école, mais c'est pareil en dehors de l'école : nous avons de la gêne à poser des questions aux adultes, et les pièces de théâtre ne sont pas vraiment accessibles parce qu'elles n'entrent pas dans nos horaires, sauf avec nos parents en fin de semaine ; on préfère aller sur Facebook... »

Cette discussion, « Sexualité et théâtre jeune public : comment briser le tabou ? », animée par Sara Dion, réunissait Jessica Abdallah, artiste associée à la compagnie anglophone montréalaise Geordie Productions, Sandrine Cloutier, enseignante à l'école secondaire Georges-Vanier de Laval, l'auteur Olivier Sylvestre et le metteur en scène et comédien Benoît Vermeulen, codirecteur artistique du Théâtre le Clou. D'une pertinence indéniable, la rencontre suivait la lecture publique d'une

pièce de Sylvestre, *Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire*. Trois jeunes comédiens talentueux, Jérémie Francœur, Sandrine Lemieux et Alex Trahan, donnaient vie avec intensité aux personnages imaginés par l'auteur, qui s'est inspiré de sa propre jeunesse pour évoquer le trouble sentimental et sexuel d'adultes en devenir.

Dans la pièce, Oli, « encore un garçon », et So, « presque une femme », sont des amoureux encore timides, indécis, qui se promettent de faire l'amour avant l'an 2000. Nous sommes en 1999, alors qu'on serine sur toutes les tribunes les dangers du bogue qui pourrait faire basculer le monde : belle métaphore pour de jeunes personnes à l'heure des choix fondamentaux ! Voilà justement que débarque dans la vie d'Oli un camarade de classe plus âgé, Ben, « déjà un homme », qui s'impose comme son meilleur ami, au risque de perturber la relation avec So. Ce qui ne manquera pas d'arriver, mais, surtout, en proie à toutes sortes de sentiments, les deux jeunes se voient confrontés à des choix, doutent de leur orientation sexuelle, comme de la solidité de leur amour. Si la pièce pose beaucoup de questions, l'auteur se garde bien de donner des réponses simples. Déjà, dans sa pièce précédente, *La Loi de la gravité*², il abordait de front la question de l'identité sexuelle, à travers la relation difficile de deux jeunes. S'il avoue que ce type de spectacle n'est pas facile à vendre aux diffuseurs et aux écoles, Olivier Sylvestre croit qu'il faut investir dans l'accompagnement des élèves comme des enseignants : « Je mets sur la table un paquet de sujets, il y a un besoin de retour : ce qui est intéressant, c'est ce que les ados et les profs ramènent en classe. »

PEUR DES MOTS

Sandrine Cloutier va encore plus loin : « Les adolescents sont capables de tout entendre ! dit-elle. Les profs et les parents, c'est autre

chose. Cette pièce était essentielle pour mes élèves, il fallait qu'ils voient ça. Est-ce qu'on peut parler de sexualité, qui, on s'entend, est un besoin primaire et une source de plaisir, sans parler de maladies, de drogues, de prostitution, de risques anxigènes, comme la peur de tomber enceinte ? Aujourd'hui, la pornographie a pris la place de la discussion. Nous sommes tous, la société dans son ensemble, responsables de la façon dont nous présentons la sexualité aux ados. » Également convaincue de la nécessité de la médiation culturelle, qui nourrit la réflexion, elle incite les artistes à inviter les profs à voir la pièce avant les élèves, « ainsi ils sauront dans quoi ils s'embarquent, car c'est leur responsabilité de discuter de ces sujets ». Alors qu'il n'y a plus de cours d'éducation sexuelle dans nos écoles, elle pense qu'il faut aussi mettre dans le coup celles et ceux qui enseignent l'éthique et la culture religieuse, afin d'éviter la peur d'aborder ces questions, qui entraîne un nouveau conservatisme moral.

Benoît Vermeulen constate un certain recul de l'audace chez les créateurs : « Pour ma part, je ne fais pas d'autocensure : il y a 27 ans, mon premier *show*, *Tu peux toujours danser*, portait sur les MTS. Je pense que si on a un texte bien construit, des personnages attachants, il n'y aura pas de problème de diffusion. Mais, s'il n'y a pas de censure des thématiques ou des formes, les *sacres* vont toutefois susciter des critiques. La plus grande diffusion est réservée aux pièces lisses, non dérangeantes, comme le répertoire contemporain monté sagement. » Les choses sont-elles différentes du côté anglophone, réputé ouvert, plus avancé ? Pas selon Jessica Abdallah : « Nous faisons de la tournée dans les écoles et en salle pour les élèves de la 7^e à la 11^e année, et nos spectacles parlent de suicide, de sexualité, du fait musulman, de la réalité des Autochtones. L'autocensure ne se fait pas par rapport aux jeunes, mais à cause des profs, des parents, des diffuseurs. Dans notre promotion auprès des enseignants, nous ne parlons pas du spectacle, mais des thèmes, avec guide pédagogique à l'appui ! Quand nous jouons au Canada anglais, en Ontario, dans les Maritimes, ou

1. Étienne Bourdages, « Quelques réflexions sur l'adolescence et sa place au théâtre », *Jeu* 128, 2008.3, p. 101.

2. Créée à Paris dans le minuscule théâtre la Loge en février 2017, puis montée par la compagnie française la Nuit te soupire, *La Loi de la gravité* a été produite en anglais à Montréal, par le Youththeatre, mais jamais encore en français.



aux États-Unis, c'est beaucoup plus difficile qu'au Québec: la sexualité fait peur. La fille qui enlève son hidjab en rêve, c'est comme si elle avait commis un geste sexuel...»

NE PAS INFANTILISER

Alors que ses élèves devaient obtenir l'autorisation des parents pour assister à la lecture de *Guide d'éducation sexuelle...*, Sandrine Cloutier raconte que certains lui ont demandé: «Madame, est-ce qu'on est obligé de mettre le titre de la pièce?» Elle leur conseilla alors de dire simplement: «la nouvelle création d'Olivier Sylvestre»...

Présente dans la salle, Lise Gionet, metteuse en scène et codirectrice artistique du Théâtre de Quartier, soulève un point névralgique: «Le théâtre jeunes publics repose sur une réalité particulière: nous n'avons pas un accès direct à notre public. Nous devons convaincre les adultes, les séduire. On observe un nouveau phénomène: dans certaines écoles, des élèves n'iront pas au théâtre parce que les parents, appartenant à certaines religions, ne voudront pas signer l'autorisation. Je crois que nous vivons un recul; nous, les artistes, ressentons un malaise, une frilosité par rapport à certains sujets et formes. Alors, prenons le maquis!»

Pour simplifier les choses, on appelle une politique plus claire quant aux sorties culturelles des jeunes. On fait remarquer que, pour une projection de film en classe, il n'y a pas d'autorisation à demander. Puis, les questions d'argent—les écoles ont bien peu de budget—pèsent sur les possibles sorties au théâtre. Ce besoin du consentement parental n'est-il pas à remettre en question? «Il ne faut pas oublier que les ados en voient, des choses, souvent plus que les adultes», insiste Sandrine Cloutier. Olivier Sylvestre, qui n'a pas peur d'utiliser des mots pouvant choquer dans ses œuvres, considère cependant celles-ci comme *soft* par rapport à ce que les jeunes



« Le théâtre jeunes publics repose sur une réalité particulière : nous n'avons pas un accès direct à notre public. Nous devons convaincre les adultes, les séduire. On observe un nouveau phénomène : dans certaines écoles, des élèves n'iront pas au théâtre parce que les parents, appartenant à certaines religions, ne voudront pas signer l'autorisation. »

– Lise Gionet

Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire d'Olivier Sylvestre, mis en lecture par Frédéric Sasseville-Painchaud au Festival du Jamais Lu 2017. Sur la photo : Olivier Sylvestre, Jérémie Francœur, Alex Trahan et Sandrine Lemieux. © David Ospina

ont l'habitude de voir, « en général beaucoup plus *trash* ». Il observe actuellement un choc des générations, voire des civilisations : « Ces adolescents ne vivent pas dans le même paradigme communicationnel que nous ; depuis cinq ou six ans, une nouvelle civilisation émerge, où la vie virtuelle a plus d'importance que la vie réelle. Avec *Guide d'éducation sexuelle...*, je fais le pari de les emmener dans l'ancienne civilisation... » Adeptes des rencontres en classe, il dit ne pas avoir abordé avec les élèves la question de la langue de ses personnages et de leurs références d'une autre époque, eux qui parlent de Pageette, de Nintendo, des Backstreet Boys : « Les mots

peuvent déranger, mais on n'a pas besoin de tout expliquer : ils sont vraiment intelligents, ils en savent plus qu'on pense. »

Alors que la pornographie s'étale sur la Toile, le sexe demeure tabou. Sylvestre poursuit : « Il faut discuter avec les jeunes, qui sont assez prudes à l'idée d'aborder la sexualité, qui n'ont pas la maturité pour en parler, comme beaucoup d'adultes : même entre nous, on n'en parle pas tant que ça et, au théâtre, à part dans *Table rase*, signé par Catherine Chabot et le Collectif Chiennes, c'est un sujet très peu exploré. » De quoi a-t-on peur ? « De pervertir les ados, de les rendre curieux... Dès

l'enfance, on a des pulsions, on se pose des questions. La censure scolaire s'exprime sur plusieurs plans sans que personne n'en soit vraiment responsable. Pour les profs, c'est la peur de la plainte des parents. Mais la plainte viendra de gens qui n'ont pas vu la pièce : si les parents viennent avec leurs ados, ils ne pourront pas se plaindre. Moi, j'ai envie de donner de l'espoir en posant des questions. Le questionnement, ce n'est pas si grave », conclut l'auteur. ●